

Lettre d'une marraine à sa filleule

Ma bien chère filleule,

Laisse ta vieille marraine te parler longuement sur un sujet qu'elle a bien à cœur. Écoute-la avec patience, car, c'est ton bonheur qu'elle a en vue, et lors même que tu la trouverais quelque peu radoteuse, la sincérité de ses intentions, l'intérêt qu'elle te porte doivent lui valoir toute ta bienveillante et affectueuse attention.

Dans trois mois, mon enfant, tu quitteras pour toujours le pensionnat. Ton bagage de science se compose d'un peu de musique, de dessin, de géographie, d'histoire et de littérature : tu connais assez bien ta grammaire et tu écris de jolies lettres ; quant à l'arithmétique, les règles de trois simples ou composées ne t'inquiètent nullement. Tout ceci pourrait à la rigueur être suffisant si l'on pouvait t'assurer que ton papa vivra aussi longtemps que toi, ou que tu te marieras. Mais on ne connaît jamais l'avenir. Supposons le cas où ton père mourrait : tu ne pourrais vivre sur le peu d'argent qui te reviendrait et alors que ferais-tu pour gagner ton pain quotidien et les quelques toilettes nécessaires ? Quant au mariage, ne t'y fie pas trop, car les jeunes filles de ta condition se marient difficilement, sans dot, de nos jours. Tu dois donc considérer le mariage comme une chose très problématique : d'ailleurs tu ne voudrais pas, j'espère, descendre au rôle de demoiselle à marier, car il est trop humiliant. Consacrer une partie de sa vie uniquement à attendre un époux, quel gaspillage de temps ! Passer cinq ou dix ans rien qu'à se pomponner afin d'attirer les garçons à marier, quel triste rôle ! Non, tu es trop fière et trop sensée pour perdre ainsi ta belle jeunesse. Cette jeunesse, il faut l'occuper autrement et le meilleur moyen c'est

de la consacrer à l'étude d'un art ou d'une profession ou encore à l'apprentissage d'un métier. Dans les trois mois qui te reste à passer au pensionnat, étudie tes goûts, tes aptitudes, tes penchants, et dès que tu auras trouvé quelle branche d'étude ou quel métier te plaît le plus, prends la ferme résolution d'entreprendre cette étude ou ce métier dans le but de t'en faire une carrière. Nous avons tous des aptitudes particulières, il s'agit seulement de les découvrir. Ces aptitudes entraînent notre goût et c'est ce qui fait que le travail nous est agréable ou détestable selon que l'on a suivi ou non ses inclinations. Le travail devrait être pour tous, une source de jouissances et quand il ne l'est pas, c'est qu'il a été embrassé sans discernement.

Quand un jeune homme sort du collège, il s'occupe immédiatement du choix d'une carrière ; je te demande pourquoi dans une époque avancée comme la nôtre, les jeunes filles n'en feraient pas autant, surtout les Canadiennes parmi lesquelles il y a si peu d'héritières ?

Avec une profession ou un métier, la jeune fille est indépendante ; elle a sa bourse à elle ; elle dépense son argent comme bon lui semble et elle est en garde contre les retours du sort. Que le chef meure, sa situation financière ne change pas, et si elle se marie avec un homme pauvre, elle peut lui aider à grossir le pécule du ménage, de même que si elle devient veuve, ses enfants sont à l'abri de la misère.

Etre obligée de tendre la main toute sa vie, d'abord à son père, puis à son mari, n'est-ce pas humiliant ? Est-ce qu'il n'est pas temps pour la femme de réveiller chez elle un peu d'esprit d'indépendance ? N'avons-nous pas une intelligence qui est au moins l'égale de celle de

l'homme et n'en pouvons-nous pas faire usage ? Si nous n'avons pas la force musculaire de ces messieurs, n'avons-nous plus d'adresse qu'eux, et n'y a-t-il pas maints emplois qui ne demandent que la dextérité ?

Alors même, ma chère filleule, que tu serais toujours à l'abri du besoin n'y a-t-il pas sans cesse en nous une foule de désirs qui ne sauraient être satisfaits à moins que nous ayons une bourse personnelle ? Et puis ce sont les revenus pour le vieil âge qu'il faut se créer, ce sont les parents pauvres qu'il faut aider, enfin il y a une foule de choses qui demandent de l'argent, et où prendras-tu tout cet argent si tu n'en gagnes point ?

Maintenant, supposons le cas où une tranche du Pérou te tomberait dans les mains, un beau matin : voudrais-tu passer toute ta vie dans l'oisiveté, n'ayant pour tout horizon intellectuel que les bals, les réceptions et les soirées ? Est-ce que toute ton ambition se briserait à la recherche de quelques succès mondains qui finiraient avec la première neige tombant sur tes cheveux ?

Non, la vie est trop courte pour la gaspiller ainsi, et il y a trop de belles et bonnes choses propres à la remplir dignement et noblement pour aller la passer à faire des simagrées mondaines, à sourire à des gens dont on s'occupe comme de l'homme dans la lune — seulement parce qu'ils appartiennent à la soi-disant bonne société !

Tu voudrais, j'en suis sûre, consacrer une bonne partie de tes journées à l'étude qui, seule, donne au temps toute la valeur qu'on lui attribue. Tu ne voudrais pas t'endormir dans une médiocrité satisfaite ; tu voudrais exceller dans quelque chose, comme tous, nous le pourrions, si seulement nous voulions.

Oh ! je sais que dans le couvent aristocratique où tes parents t'ont fait élever, que l'on considère comme déchoir de travailler ; mais crois-moi, mon enfant, la grande majorité de ces fillettes qui posent aux demoiselles riches n'ont pour tout re-